Prière en forme de congé du petit prêtre en sclérose

Thierry Lecomte

À toi, chère maladie,
« … *plus vraie que la mort, plus vivante que la vie*. »
(Simone **WEIL**)

I. Prose inaugurale

Étrange spectacle que ce poème.

L'auteur ? disons Théodore.

Théodore donc,
du moins ce qu'il en reste,
Car malade,
Et en voie d'extinction.

Mais voilà le point : Théodore disparaît en majesté !

Jailli comme un diablotin malicieux des nuits de son enfer, il se pose là,
devant vous,
droit, impudique, décharné, nu, laid et malhabile.

Un peu bête, en fait,
Très idiot.

Lui, autrefois si fier, si beau,
Grand et véloce,
si extensif,
s'écrit désormais en lettres minuscules.

Voyez donc Théodore, le petit Théodore, le bon Père Théodore,
comme il fuit de toute part,
comme il s'en va,
comme il se retire, en chantant,
et tire sa révérence en claudiquant.

Il chante certes, mais il gueule aussi.

Car les allocataires de maladies dégénératives, incurables et non léthales,
goûtent la joie amère d'un long séjour au pays limbique,
entre vie et mort,
à pourrir et à souffrir,

doucement démolis.

Trop mort pour les vivants, qui vous craignent.
Trop vivant pour les morts, qui vous méprisent.

On préférerait un bon cancer, fier, franc : guérir ou crever.

Pour finir, on préférerait crever plutôt que traverser ces décennies bienheureuses dans l'évidence de sa destruction,
Et dans les fantasmagories aimables d'une torture en ligne droite.

Est-ce pour cela qu'au seuil de cette lande froide et vide,
attendant avec gourmandise l'ultime envol sur la grève,
il voit des visions inouïes et baragouine le patois étrange d'un lent purgatoire ?

Dîtes, n'est-ce pas piquant, pittoresque, post-exotique ?

N'est-ce pas follement divertissant ?

Aussi daignez voir avant embarquement,
l'indice qui s'efface,
le vent mauvais qui emporte et disperse.
Écoutez au son du tambour les mots troubles qui suffoquent,
les derniers accords qui s'épuisent,
ou la parole insane d'un corps désolé.

Goutez la nostalgie volatile de l'écho qui se perd.
Savourez le calme inédit qui s'achève,
note suspendue de la formidable agonie, *ad libitum*.

Voyez comme il y a et puis il n'y a plus rien !

Il vient et hop, déjà il s'en va.
Il vient pour s'en aller.
Le poème est faveur et politesse d'un départ,
Une disparition en beauté.

Quelle légèreté, mes amis !
Vent d'automne dans les arbres…
Méditons ensemble la fugace fulgurance des holocaustes et des oublis !

Et rassurez-vous, ce chant d'adieu s'écrit en peu de pages.
Il ne pèsera rien dans la besace.
Il ne brûlera pas le cœur.
Pas de traces dans vos historiques.

Vous, immenses, immaculés, splendides et solennels,
vous reprendrez à l'issue votre marche sublime sous l'éclatant soleil de midi,
A l'abri dans l'enclos,
Sécures dans la forteresse des devoirs,
Bercés au chant de la ronde et des divertissements.

Quant à lui, fantomatique, happé par le vide,
il s'enfouira par les vapeurs de la ténèbre,
sans sournoiserie et avec délicatesse.
Il craint tant de paraître importun !
Sa honte étreint le poème qui cachera son malheur à mesure où se dévoilera le stratagème.

C'est un crime parfait.

Le texte sera sa pudeur recouvrée,
Don précieux,
inépuisable trésor,
et pour vous,
Personnages de papier,
Figés dans le livre,
Comme neutralisés au miroir,
Regardeurs aux yeux de méduse,
doux et sûres comme la consolation du soir,
l'âpre consolation du soir,
Vous donc, eunuques des longs voyages, statues impavides aux relais des caravansérails,
Voici l'assurance d'une présence amicale qui sauve comme sauvent les œuvres de miséricorde !

Lecteurs thérapeute,
Frères et sœurs,
votre visite salvatrice sera celle du Christ à la jeune fille qui dort !

J'entends déjà dans mon lourd sommeil un doux murmure : « *Éveille-toi !* »
Je m'éveillerai, loin des torpeurs,
Je m'éveillerai à la mort même.

Votre visite de lecteur,
me donnera la force de vous quitter.

Libération !

Prenez donc les mots de l'absent,
Ulysse sur son bateau noir, glissant sans bruit par les nuits attiques !

Il se retire dans la grotte,
L'escargot !
il glisse sur la mer sous les étoiles,
Loin dans la forêt noire,
Loin et seul,
Enfin.

Quelle joie !
Plus de honte !

Aussi, comme autrefois,
temps maudits des lèpres et des troubadours,
temps bénis des existences étroites et véridiques,
veuillez faire bon accueil, par charité, au congé du petit prêtre en sclérose.

II. Le testament

« *Voilà*, dit le malade en majesté,
assis dans sa mandorle, droit dans sa méthode, roide et sûr de son bon droit,
je me retire, si vous le permettez !

Je m'absente vers l'inconnu, plein de honte et d'appréhension. Mais, délicieux mystère, ou étrange consolation, je n'aurais jamais été aussi fort que dans cette faiblesse,
jamais aussi présent que dans ce retrait funeste,
jamais aussi simple que dans cette déchirure compliquée,
jamais aussi adroit que dans cette maladresse ridicule,
jamais aussi étendu et souple que dans ce repli raide et lent de toutes mes fibres,
jamais aussi ligoté à la vie, aussi à vif, que dans cette affection mortifère qui me terrasse.

Certes, j'entrevois la sale obscénité de la scène, tout ce qu'il conviendrait de ne pas montrer, ce qu'il faut tenir loin des enfants et des êtres fragiles, - oh ce monde énorme, devenu si exquis, si délicat ! - et je devine à ma ressemblance ceux qu'il faut cacher au monde et à ses fêtes, tous mes frères enfouis dans les caves, ce peuple terrible, immense et menaçant, de jean-foutre et de peine-à-jouir…

Pourtant, comment ne pas s'étonner de l'œuvre maligne sur ma peau, sur mes mains, mes doigts, mes ongles, mes bras, dans mes jambes, dans mon dos, ma tête ?

Comment ne pas dévoiler à tous, une fois, de loin, en se retirant, l'étonnant mystère de la maladie qui besogne un corps débile par sa seule présence soudaine et irréfragable ?

Ah, je me retire comme je la sens, la garce, comme je l'entends qui s'agite, palpite, bat du tambour et crie son cri, cri pourri d'amour, tout le jour.

Je l'entends, elle me parle. Elle dit :
« Pourquoi te battre puisque j'ai déjà gagné ? Moi aussi, autrefois, j'avais ce goût délicat des causes désespérées, ce délire des charges héroïques. Crois-tu

vaincre ces colères homériques ? Fou, ne résiste pas à mon appel : Lève-toi ! Dis-leur ! Parle ! Va-t'en, disparais… ».

Je lui réponds, je dis :
« Tu as raison. Tu sais combien j'ai oublié mes ambitions et le martyre ! Je ne veux plus me battre, j'obéis. J'aimerais ne rien retenir de ce que tu veux nous montrer, comprendre ce que tu veux nous dire, leur montrer, leur dire. »

Mais que veut-elle nous montrer ?

Quel échec honteux veut-elle nous montrer ?
Quel équilibre perdu veut-elle nous montrer ?
Quel abandon veut-elle nous montrer ?
Quelle déception impardonnable veut-elle nous montrer ?
Quelle hâte veut-elle nous montrer ?
Quelle dépouille de lâcheté veut-elle nous montrer ?
Quel monstre apeuré veut-elle nous montrer ?

Allez savoir…

Peut-être aurais-je dû me mutiler, m'arracher le foie, le cerveau, les tripes, pour y lire le serment qu'ils retiennent, les secrets qu'ils contiennent, et traverser la nuit d'un souffle, avant de crever, pour offrir ce supplice au monde, par délicatesse ?
Peut-être.

Mais, je n'ai pas la force de lire dans mes entrailles. J'ai renoncé à devenir l'haruspice de moi-même. Je suis si lâche et si sérieux.

Plus simplement, s'il faut croire les mots étranges et candides, simples avertissements, fils si fins et si fragiles, tissant des toiles ajourées, j'essaierai d'entendre ce qu'elle veut dire, pour vous le dire, avant de m'en aller.

Ce sera offrande, adieu et testament.

III. La vérité

Le plus souvent ma chère sclérose soliloque des langues étranges que je ne comprends pas.

Mais quand elle me parle, elle dit des choses merveilleuses.

Elle dit : « *Tout est accompli* ».
Elle dit : « *Plus jamais* ».
Elle dit : « *Ceci n'est plus possible*. »
Elle dit : « *Tel est le règlement*. »
Elle dit : « *Je suis là*. »
Elle dit : « *Ne cherche pas. Tu ne peux pas comprendre*. »
Elle dit : « *Réjouis-toi, tu as été choisi…* ».
Elle dit : « *Que serais-tu sans moi ?* »
Elle dit : « *As-tu bien appris ta partition ?* »
Elle dit : « *Jamais tu ne t'enfuiras loin de moi…* ».
Elle dit : « *Fais plaisir au docteur*. »

Elle dit : « *Tu es déjà mort*. »

Elle ajoute : « *Plus de lâcheté en retard. Seras-tu digne de ma confiance ?* »

Parfois, je la découvre métaphysique :
« *Plus rien à penser hors de moi. C'est moi qui me pense en toi, c'est toi qui te dépenses en moi. Je te sauverai de toi, je te libèrerai du savoir, des ironies, des ambitions, de tout ! Je suis trop gentille. Ne me remercie pas !* »

Je l'écoute comme je la porte, accroupie dans son antre mystérieux, qui rumine, fulmine, œuvre avec puissance, œuvre à empêcher, œuvre à dévoiler sa grande vérité, œuvre son œuvre éclatante, rétractive et astringente.

Longtemps je l'ai cru perverse. Je lui disais :
« *T'admires-tu en moi, sale Narcisse ? Ne suis-je que l'onde incertaine de ta jouissance ?* »
Mais elle ne ment pas.

Elle ne ment pas. Elle menace sans mentir, elle arrache sans mentir, elle extrait et détruit sans mentir. Ce constat m'affole.

Non, elle ne ment pas, ne calcule pas, elle est simple, élémentaire, douce en un sens.

Mentir, elle en est incapable tant vit en elle une force qui tricherait si mal, comme ces très jeunes enfants qui seulement fabulent, et rêvent. Que t'importe de mentir si tu rêves et fabules…

Alors, dis-moi, à quoi rêve-t-elle ? À des symptômes monstrueux ? À des épidémies énormes ? À de secrètes et terribles erreurs médicales ?

Non. Elle ne rêve pas, ne ment pas. Elle m'ouvre et me guérit de tant de maux.

Oui, elle guérit, elle sauve. Elle m'ouvre béant par le déchirement, m'assigne à résidence, me force à contempler la vérité crue du délabrement, à consentir au constat de ma bêtise.

Contempler la vérité, quelle douce agonie !
Quel salut inattendu ! La vérité bête, idiote ! La vérité basse ! La vérité nue ! Choisir de l'aimer résolument ou de la haïr résolument.

Accueillir sa beauté splendide et malheureuse, si douce et si douloureuse, sans jamais comprendre l'origine de sa triste agonie.

Vivre pour elle, ses caprices, vivre condamné à vivre, pour elle seulement. L'autoriser à poursuivre son voyage si ancien. Lui offrir l'eau, le pain, le toit, l'ombre et l'appui. Offrir l'asile, comme elle pèlerine son étrange pèlerinage à travers les corps, comme si elle-même fuyait un mal plus grand, une douleur plus intense, un ennemi plus violent, ou cette fin mystérieuse qu'elle croit cruelle et qui lui fait peur.

Car je sens de la confusion et de la peur en elle, une sorte de panique insensée, qu'elle cache, crache, abhorre.

C’est pourquoi il me faut être là. Soulager sa longue méditation au long de sa pénible traversée des âges. Servir de poste, de compagnon les jours, de repos les nuits. Servir en silence et en baissant la tête. Attendre.

Un matin, accueillir la confidence de son repentir,
Le doux murmure des aveux,
peut-être…

IV.

Alors, vais-je manquer de cœur ? Vais-je refuser d'héberger au ventre l'immense malheur du monde quand il cherche silence et asile ?

Ou bien vais-je devenir fou et me dérober, être moderne, plein, bouffi, nietzschéen, révolté, heureux, désinvolte et sauvé, esclave et complice ? Athée ? Vais-je exalter la sclérose du cœur sous les orgues de la tripe ?

Tu m'obliges tant, chienne, en empoignant mes vigueurs au lieu incandescent ! Alors, tu mordilles ma chair, énerves sa moelle, titilles ma vie ! Tu chasses, exfiltres mes fiertés, mes allures, arrachant les maux qui empoisonnent ma vie, cette triade du bonheur et des nuits sans dehors !

Je le sais, pourtant, cette épreuve impossible, - impossible car si peu sérieuse, au fond, tant elle ne cherche plus à convaincre, tant elle se donne avec la candeur des évidences - est aussi cette maladie qui soigne dans la maladie qui détruit, comme il y a une source jaillissante dans le fleuve immobile, comme il y a un secret à avouer dans les hontes, qui supporte tout, comme il y a une vie souterraine qui sourde dans le dépouillement de la mort, comme il y a une joie éternelle dans nos existences passantes, cette joie singulière et infantile qui, seule, peut tout guérir.

Oui, ma douce compagne, sache-le, je te vois quand tu te caches en moi. J'y admire ta patiente besogne, tes langueurs et ta faiblesse.

Ah chère œuvre de démolition, je viens vers toi qui m'aspire dans la claire vision de ton royaume, moi, le petit valet tout entier absorbé, invité mystérieux et excrément héroïque.

Étendu sur mon lit, épuisé, je vois à gauche, le ciel, brique, ardoises et toits, nuages, le vent dans les feuilles de l'arbre du jardin, l'arbre du matin, un hêtre, d'où un merle surgit en rigolant, et gigote en sautillant. Heureux, tout à fait dans son hêtre.

Comme toi qui m'envahis…

Oui, ma douce compagne, sache-le, je te vois !

Je vois la lente et curieuse dislocation de tous mes membres, je vois mon écartèlement méticuleux. Je vois les failles, les pertes, les troubles, les trous vagues, la béance de certaines parties de moi. Je vois les retards à l'allumage, les incompréhensions dont témoigne le geste, les maladresses qui font rire. Je vois ces nuits vaste champ de bataille, dont je sors rarement vainqueur. Je vois ma vie ascétique de jeûnes involontaires. Je vois ma solitude et mon dénuement. Je vois cet épuisement, qui m'est un gouffre et une angoisse. Je vois la lourdeur de tout. Je vois ma délicatesse de marteau-pilon. Je vois dans les glaces ma démarche chaotique et voûtée. Je vois tout ce que je ne verrai plus, Je vois tout ce que je ne marcherai plus. Je vois ma bêtise nouvelle qui me rend immense, malgré moi ! Je vois d'abord mes larmes, mes larmes cachées, et elles me font honte.

Pourtant, dans ce lent écartèlement, quelle leçon : ma main droite console la main gauche, qui fait comme elle peut. La jambe droite console la jambe gauche, qui fait comme elle peut. J'admire en secret cette belle camaraderie, cette fraternité de membres symétriques, voisins, prochains, connectés. Cette tendre camaraderie qui ne cherche plus sa jouissance à bien faire. La droite vient au secours de la gauche. Le déséquilibre boîte et roule sa bosse, Il rythme ma vie comme un long chant de compassion.

V. Le Procès

Un long chant de compassion…

Voilà ce qui seul demeure quand le procès sonne. Resterait à la fin quelque chose comme le chant éternel des condamnés.

La maladie m'a intenté un procès implacable,
Un procès à charge
Et sans mot,
sans motif,
sans faits.
Sans accusation,
sans preuves,
sans défense.
Un procès tout entier déposé dans la proclamation de son verdict.
Pas d'appel.

Je suis condamné et emprisonné.
exilé et reclus.
C'est ainsi.

Je n'étais que de passage,
je l'avais un peu oublié.
Les propriétaires ont le droit pour eux.
Et peut-être même toute justice.

Seulement, en attendant de croire vrai un jour les paroles de consolation,
un trou noir m'a rapté
autour duquel je gravite doucement.
Un gouffre laid et sans fond en forme de spirale,
qui m'attend.

Qui attend
pour me dissoudre,
me disséquer vivant,
me disperser par morceaux,
en plaques.

Pour me réduire en poussières et en plaques
et passer à la suite, au suivant,
puisque rien, jusqu'à présent, ne saurait arrêter la marche aux étoiles d'une si belle machinerie.

Je pense parfois à lui, à elle
lui/elle qui est déjà choisi,
et qui ne le sait pas encore.

Lui/elle, si tranquille, déjà entré dans son agonie…

J'y pense : Serait-ce toi, lecteur ?

Ah sclérose farceuse,
sclérose en plaques,
dérive d'incontinent,
je proclame aujourd'hui la folie ancestrale de ton nom pourri ;
Le S du serpent, animal rusé et maudit ;
La Clé des portes des enfers ;
Une Rose morte, sans pétales, sans parfum,
simple tige d'épines austères, vermoulues et sanguinolentes.

Je le confesse : ton nom me répugne.
Il m'effraie.

Mais pour ce congé, je chanterai une dernière fois notre féroce amitié
et tes égards douloureux.
Ce jour, je dirai à tous tes bras d'acier m'enlaçant,
ces bras maigres si raides en forme de tentacules âpres et rigides.

Je chanterai tes amours de pieuvres
tant je suis prêt à tout, maintenant.
Je suis prêt à tout puisque je suis un peu mort.
Puisque je n'ai plus les moyens de rien.
Puisque je suis un petit déchet.
Puisque la honte s'est attachée à moi, et me sourit tristement.

Une honte qui sourit, n'y a-t-il rien de plus détestable,
de plus triste, de plus révoltant ?

Pourtant, je possède déjà le corps et la maladie,
la vie et la mort qui vient,
Je serai donc en avance, plus complet,
et, comme un phare, un guide, un prophète,
j'explore les mondes en avant.

Alors qu'importe la révolte,
ce ne serait que surcroît de mal.
Qu'importe aujourd'hui les grandes histoires, les mythologies,
les raisonnements, les beaux poèmes.
Il faut vivre de cet étrange privilège.

Il suffira de décrire la présence et la chose,
et le don que la chose fait de sa présence.
La chose bête et drue,
sale et crue,
avec sa traîne de moralités.

Alors les gens me recevront avec condescendance.
Mieux, ils me recevront, par simple pitié.

Ils sont tous si sensibles à la pitié !

VI. Confusions

Les lecteurs, me liront par pitié.
Les critiques me critiqueront par pitié.
Ils seront pitoyables.
Ainsi je pourrais éclater vainqueur au firmament des lettres !

Je ne suis pas dangereux !

D'ailleurs ils le disent déjà :
« *Laissons-le dire, laissons-le faire !*
Il est déjà en son enfer…
Mais quel crime secret expliquerait en lui ce mal étrange ? »

Dire qu'auparavant, je vomissais les imbéciles.
J'exécrais le bourgeois et M^{r} Prudhomme,
Voici ma bassesse.
Mon abomination.
Ma décadence.
Ma folie !
Détester son lecteur !
Détester son frère !
Se détester !

Je régulais bien moins mes idées que je ne régule aujourd'hui mes sphincters
C'est dire !

Il faut signaler que j'écoutais les philosophes,
qui disent n'importe quoi sur n'importe quoi,
avec autorité.
Je les écoutais affirmer de vastes jugements,
avec l'autorité de la fourmi,
et la majesté de l'hippocampe :
Aujourd'hui je prends congé des philosophes.

Reste :
le mal sert, voilà le point obscur.

Il creuse en nous de curieuses galeries.

Il m'aura au moins servi à cela que je suis l'indice d'une vie lentement asphyxiée,
source jaillissante de silence,
qui ravine les pentes,
serpente sur les plaines
et s'embouche dans la mer immense.

Ah, comme je prie que cette source devienne parole éprouvée et silencieuse qui ne tient rien,
ne retient plus et oublie ce qui sourd du lointain.

Tendresse de parole qui s'écoule fontaine, lait et miel,
et ne pue plus la puanteur apatride des âmes éperdues.

Ô joie soudaine, ancienne et nouvelle !

Voilà pourquoi, j'aurai pu écrire en forme galante de paradoxe
tout ce que la maladie m'a pris,
- La litanie serait longue -,
tout ce qu'elle m'a appris.
- La litanie serait longue -,

Par exemple, ceci :
combien chaque pas est une œuvre,
combien chaque pas porte en lui son exploit.
Il ne doit que très peu à celui qui le précède.
Il interfère très peu auprès de celui qui le suivra,
Il réalise et épuise son essence.
Il savoure sa possibilité.
Il porte à sa mesure une curieuse et fugace éternité.
œuvre unique et merveilleuse.

Aussi, ceci :
Sourire à la mort,
puisque la mort guérira la maladie,
ne plus redouter les limites,

puisqu'elles sont devenues moi,
données,
douloureuses,
sonnantes,
trébuchantes,
simples et évidentes.
Puisqu'elles me rendent le monde,
me délivrant des délires,
sauvant des fanatismes et de l'idolâtrie.

Mais cela n'aurait pas grand intérêt.

Cela resterait toujours critiquable.

J'aurais sans doute ajouté,
combien ma tendre compagne fut un guide droit et exigeant,
un maître spirituel rigoureux,
un directeur de conscience irréfutable et minutieux, sincère et honnête.

Presqu'une amie.
le grand ami,
celui qui ne répugnera pas à mourir avec moi !

Mais, pourquoi me faut-il encore parler si mal ?
Du dépit ?
De la grâce ?
De l'échec ?

Le mal ne m'a peut-être rien dit.

Peut-être n'est-ce qu'illusion ?

Peut-être la maladie m'a-t-elle éloigné de la vérité,

Peut-être est-ce cela le mal,
un mal qui non seulement détruit mais pourrit la pensée ?

Un mal de soi en soi.

Ah, excusez-moi,
excusez mes hésitations,
vous qui aimez sans doute les pensées bien nettes.
Dîtes-vous que tout cela vous sera rendu,
un jour…

Ou, au contraire, cela vous sera compté à charge,
à cause de moi !

Moi devenu votre mal, malgré moi…
Contagieux...

Ah, pardonnez-moi,
je vous en conjure.

Faites merci au malade…

Voyez, comprenez,
je ne sais plus rien de ce que je dis.
Je m'en vais.

VII. Théodore le héros

Ah sclérose,
ma fille puînée, ma dernière femme, ma douce catain,
ma tendre maîtresse,
sale putain,
tu serais donc mon œuvre et mon dégoût,
ma créature et ma fin.

Je t'entrevois ici belle, grande et terrible.
Je te vois magnifique et impitoyable.
Luxurieuse aussi, bien que très-morale.

Certes, je t'aurais aimé plus volage,
je t'aurais désiré adultérine.
Mais tu as la fidélité rigide d'une calviniste du Nord.

Matin, midi et soir, tu es là,
et rien ne te contraint,
ne te dissipe,
ne t'éloigne,
ne t'endort.

Tu es là.
Je me lève, tu es là,
je me couche, tu es là,
je rêve, tu es là,
je t'oublie, tu es là.

Tu m'obliges.

Je me distrais de toi en parlant de toi.
Je te fuis en me jetant en toi.
Je vis comme tu me dévores.
Tu es moi.
Je te découvrirai un matin inscrite en lettres de feu sur mon front.
Je suis celui qui est Toi.
Je ne suis plus que cela, pour beaucoup.

Et le moi est haïssable depuis tu m'aimes d'un amour aussi exigeant.
amours si pures !
si délicates !
amours éternelles !

Voilà,
tout m'échappe dans ce paradis de délicatesse.
Ah, je ne suis plus au monde depuis toi.

Ma compagne de ténèbres. Ma lumineuse compagne de ténèbres.

Douleur, et fatigue, et épuisement,
vide et néant de soi.
me voici désincarné au creux de soi !

Désincarné et lointain, et solitaire,
Désincarné, lointain, solitaire,
le cœur envahi d'un étrange silence au goût amer.

Transporté malgré moi en ce site nouveau,
me voici devenu inopportun et intempestif,
égaré sur la bande d'arrêt d'urgence,
débarqué.
bien damné.

Pourtant comme j'en rêvais autrefois de cette échappée belle !
Je la rêvais autre,
décidée, piétonnière et embarquée,
rimbaldienne pour tout dire.

J'ai tant aimé marcher,
parcourir les villes immenses,
pour regarder, écouter, sentir, toucher.

Tant aimé cela.

Mais je ne connaissais pas encore le fin mot de l'histoire,

Ou plutôt je n'en avais pas pris la mesure.

Je ne me suis pas vu vieillir.

Et ce matin, la voici enfin l'échappée belle,
le départ, la solitude rêvée !
De quoi se plaindre ?

Qui suis-je pour me plaindre s'ils fuient et se consolent avec de méchantes maladresses ?
c'est si drôle…

de solides mécréants croient soudain au miracle,
tant ils frémissent de sainte horreur devant l'Impossible.

Ils me supplient de croire à tout,
à la science,
au progrès,
aux remèdes de vieilles femmes,
Ils me citent les vertus de l'eau de seltz,
des graines de citron,
du magnésium,
des psychothérapies aux bords de mers.

Ils m'invitent à l'introspection,
à la rétro-analyse,
à la culpabilité,
aux drames familiaux.

Comme ils me découvrent peu convaincu par toutes leurs subtilités,
ils me sourient gênés,
me souhaitent *« bon courage »,*
ce qui signifie tout autant *:* « *Pouah, le coup est passé près !* »

Ils ont raison,
le coup est passé près.

Sans moi, ils l'auraient même ignoré !

Grâce à moi, ils se découvrent bénis, intacts, sauvés !
Normaux !
Sains !

Et ma sclérose, la toute mienne, la primaire progressive,
la sans poussée,
la Sans-retour,
L'Incurable,
La Sans traitement,
me propulsant au *lumpenproletariat* des affections longue durée,
à l'état de celui qui a perdu l'alternative de la guérison ou de la mort,
qui n'a même plus les ressources de ces protocoles alternatifs
et de tous ces soins qui occupent,
c'est une chance sur quatre mille.

J'en ai donc sauvé trois mille neuf cents quatre-vingt-dix-neuf !

Moi tout seul,
comme un grand,
l'air de rien,
je travaille depuis un certain temps au bonheur du plus grand nombre.

C'est moi l'amour réinventé !
Je suis un héros.

Théodore ce héros !

Si chacun de mes sauvés me donnait seulement un euro par mois…
En juste salaire du sacrifice.
Comme prix à payer pour la tranquillité.
Une société vraiment moderne aurait déjà imaginé un tel modèle économique.

VIII. En route

En attendant la richesse,
Cette vie-là, si particulière,
demande de la concentration,
du sérieux,
et de la méthode.

Tout cela prend du temps et nécessite quelques précautions.

C'est un emploi à plein temps,
Et qui ronge !

Car je suis l'employé de ma maladie,
son agent et son représentant de commerce,
sa matrice et son capital,
son album et son stock.
Elle m'a racheté !
Avant de m'expatrier,
et de me délocaliser,
dans la mort.

Ma vie s'est close en centripète.
Elle se replie et se rétrécit à vue d'œil.
Plus de souci, d'ambition,
plus la force de jouer la comédie,
Donc, du balai !

Non pas qu'il convienne par orgueil de se retirer avant d'être congédié.
Je n'ai plus la force pour cela.
Je n'ai plus la force de cet orgueil.
Plus simplement, il ne faut plus fuir l'heure des départs.

La maladie est un sujet vorace, qui prend tout l'espace du dialogue.
De quoi parler d'autre ?

De quoi parler d'autre sans dissimuler que l'on ne parle jamais que de cela ?
Ce qui est pire.

Ce qui est proprement insupportable.

J'entends donc qu'il ne faille plus importuner la patience commune,
tant je crains par éducation
d'être lourd et mal venu,
avec mes diarrhées et mes vomissements ;
de fatiguer avec mon épuisement,
de lasser avec mes lassitudes,
de trop déroger avec mes propensions à la vérité.

Ne plus gêner de mes lenteurs,
de ma laideur
et de mon mal.

C'est juste.
Rien à redire.
Je me retire, si vous le permettez.
Je me retire.

Partir.
Il reste un départ,
Ce départ.

Oui, il me reste à demander à s'en aller,
Avec les manières,
avec la grâce du poème.

Se retirer,
grâce à vous,
libéré de tout engagement.

Un reste de vie au loin, à l'écart,

Il me restera le silence merveilleux des livres,
tant de livres.

Les poètes,
les mystiques.

Il me restera un mur blanc, en face de mon lit,
et ses ombres lumineuses le soir.

Il me restera le blanc.

Il me reste tout, ou presque,
là où je me retire.

L'échappée belle, je vous disais…

Et puis, au jour béni de ma mort,
quand le corps pourri sera détruit,
le mal sera vaincu.

L'évangile le proclame, n'est-ce-pas ?
Je crois donc à la vie éternelle,

Et aussi, même s'il m'en coûte,
j'attends la résurrection de la chair.

IX. Prière

Ah Dieu, notre pauvre Théodore aura tant souffert durant son long Carême !

Regarde, il a été repris, taillé, écartelé, émondé.
Vois, il a déjà été écrasé et pressé comme le raisin de Bourgogne.
Le bon grain et l'ivraie sont dispersés.
Il te suffira seulement de ramasser.

Alors,
prends, sauve !

Et puis un poète lépreux l'a dit avant moi :
Il ne peut y avoir deux enfers,
Un sur terre, puis un au ciel !
Deux enfers, cela ferait trop.

> *Et Diex, qui tote riens sormonte,*
> *En penitance le me conte,*
> *Car trop avroie en deus enfers.*
> (v. 70-72)

Non, cela ne se peut pas.
Oui, cela serait trop.
Un seul suffira,
C'est bien assez déjà,
Pour bien comprendre,
Et demander la grâce de la conversion.

Telle sera ici la pauvre prière du petit clerc en sclérose

Épilogue

Sainte Vierge Marie,
Notre-Dame,
jeune fille de Galilée,
j'implore ta bénédiction.

Je l'implore couché,
car à genoux je ne le puis plus.
Je t'implore le cœur couché de prier ton Fils béni pour moi,
- Moi, c'est Théodore,
pauvre pêcheur,
pauvre baptisé,
pauvre prêtre,
pauvre, fragile, petit,
afin de me réveiller au matin debout et gambadant dans la Maison du Père,
avec tant d'autres,
venus de tant de mondes !

Avec Monsieur Merle,
Et les fleurs, les nuages, les étoiles et les cailloux.

Marie,
à ton fils béni, dis ceci pour moi :

Christ, Fils de David,
Fils du Très-Haut,
Fils béni de la Vierge choisie,
Fils de Joseph,
Fils des hommes,
Fils d'Abraham,
Christ,
Seigneur,
Divin marcheur,
Divin crucifié,
Ami des esclaves, des jean-foutre et des mal foutus,
Toi l'Agent pathogène dans ce monde à l'âme malade,
Toi qui es la grande santé,
Toi qui es la Vie libre,
libre du mouvement même de l'Esprit-joie,
aie pitié du triste et misérable clerc sclérosé !

Amen. »

X. Épilogue

Ceci dit, et bien dit, le clerc salua d'une étrange pirouette la joie du poème, une pirouette claudicante, pour tout dire, piteuse. Sous l'extase pluvieuse et morne du spectacle et des cris, il s'en alla en silence, par la contre-allée, comme il put, pour disparaître enfin, par la plaine enneigée, blanche, au verso des livres, par-delà la nuit immense et tous ses secrets magiques. Au loin des terres inhabitées, on croit apercevoir la mer Baltique et, sur un ponton, les gréments fantomatiques d'un petit navire de commerce.